

Les poubelles débordent d'aliments

- N'en jetez plus, la poubelle est pleine ! Elle déborde même de matières recyclables. Ces matières potentiellement valorisables pèsent un cinquième de nos déchets ménagers (340 000 tonnes). Pire, trop de déchets alimentaires finissent dans les sacs à ordures. C'est le résultat de l'étude sur la composition des ordures ménagères en 2012 présentée hier par l'Office fédéral de l'environnement (OFEV). « Il y a encore du potentiel de valorisation des déchets », résume Michaël Hügi, suppléant du chef de la section Gestion des déchets.
- Un vrai gaspillage ! Des feuilles de salade, des morceaux de viande ou de poisson, des restes de légumes : cette nourriture représente 15,3 % du total des déchets ménagers. Soit 30 kg par personne et par an. C'est plus qu'en France (20 kg) et moins qu'en Allemagne et en Italie (49 kg).
- Si on y ajoute les épluchures et les déchets de jardin, ces biodéchets pèsent 32 % du volume total, contre 28 % lors de la précédente enquête, il y a dix ans. Et ce malgré les collectes de déchets verts dans les communes vertes et la taxe au sac.
- Le potentiel des déchets valorisables est estimé à 340 000 tonnes sur 1,6 million d'ordures ménagères annuelles. Ce qui correspond à la capacité d'environ 2 usines d'incinération. « L'enjeu est donc important », affirme en marge de la conférence de presse Sébastien Piguët, codirecteur du Bureau d'investigation sur le recyclage et la durabilité (BIRD), à Lausanne. Et pas seulement en termes économiques et écologiques. « Il faut rappeler que pour chaque tonne de déchets ménagers incinérée, l'usine produit environ 250 kg de résidus solides à mettre en décharge. L'enjeu de la valorisation c'est donc aussi une réduction de l'ordre de 85 000 tonnes/an mis en décharge bioactive ou pour résidus stabilisés. »
- Principales matières recyclables jetées dans les poubelles, les biodéchets offrent le plus gros potentiel de valorisation. Sans compter qu'un quart du papier (13,5 % des ordures), du carton (3,8 %) et du verre (3,75 %) pourraient théoriquement être méthanisés¹. « Mais cela dépend des coûts de recyclage et des collectes séparées », tempère Michel Hügi. Avec un taux de recyclage de 73 % seulement, les piles peuvent être aussi mieux valorisées.
- Avec un taux de recyclage de 50 % des déchets, la Suisse est un des meilleurs élèves européens. « La Confédération a fait un très bon travail mais pourrait aller encore plus loin », commente Peter Knoepfel, professeur de politique publique et de durabilité à l'IDHEAP², qui n'a pas participé à l'étude. « Les déficits de la politique des déchets de la Suisse se trouvent au niveau d'une régulation adéquate du début de la chaîne. Une fois collectés, les différentes filières des déchets sont réglées de manière très claire et somme toute suffisante. »
- Dans la chaîne des denrées alimentaires, l'OFEV désigne les responsables du gaspillage : les ménages pour près de la moitié, mais aussi l'industrie, la restauration, l'agriculture et les détaillants. Autant d'acteurs à sensibiliser et à responsabiliser par des campagnes. « Il y a un besoin urgent d'action », selon Michael Hügi. Un groupe de travail interoffices créé par la Confédération est chargé de trouver des solutions.
- La taxe au sac, c'est 80 kg en moins par habitant pour le service de ramassage des ordures. « C'est un atout pour diminuer la proportion de matériaux valorisables dans les ordures ménagères », juge Sébastien Piguët. Dans les communes sans taxe, les poubelles contiennent ainsi 40,5 % de papier contre 22,4 % dans les communes avec taxe. Le canton de Vaud en fait l'expérience depuis son introduction en janvier 2013. Le premier pointage effectué après trois mois indiquait une chute de 40 % du nombre de déchets ménagers.
- L'OFEV verrait d'un bon œil une généralisation de la taxe au sac. Mais cela reste de la compétence des cantons. « Près de 13 % de la population suisse y échappe encore », estime Sébastien Piguët. « A l'heure actuelle et à ma connaissance, seuls Genève et le Valais francophone n'ont pas de taxe au sac généralisée. »

Thierry Jacolet, *La Liberté*, 29.1.2014

¹Méthanisé : qui subit un processus naturel biologique de dégradation de la matière organique en absence d'oxygène

²IDHEAP : Institut de Hautes Etudes en Administration Publique

Nouvel eldorado des publicitaires

Marketing. *La publicité s'apparente de plus en plus à une lessive du cerveau, « à l'insu de notre plein gré ». Le professeur Dr Julien Intartaglia dévoile les dessous de la pub.*

Chaque jour, le consommateur est exposé à des milliers de contacts avec des messages de marques. La plupart du temps sans conscience de sa part, souligne Julien Intartaglia dans « La pub qui cartonne ! Les dessous des techniques publicitaires qui font vendre ». Les champions du marketing jouent sur les émotions, et vont chercher dans les derniers développements des neurosciences comment téléguidier l'esprit du consommateur. Le marché est de taille : dans le monde, les dépenses publicitaires représentaient 557 milliards de dollars en 2012. En Suisse, c'est en moyenne 5 à 6 milliards de francs qui sont dépensés chaque année dans la pub.

Décryptage de cette lessive du cerveau avec le professeur Dr Julian Intartaglia à la Haute Ecole de gestion Arc à Neuchâtel, et chargé de cours à la HEG de Fribourg. Lorsque le consommateur est confronté de manière consciente à la publicité, dans un journal, à la télé ou sur une affiche, son esprit critique est en éveil. En revanche, son degré de scepticisme est au plus bas quand il est, de manière inconsciente, la cible des sociétés qui s'ingénient à inscrire leur marque dans son esprit, explique en substance le professeur de marketing.

De plus en plus, les publicitaires s'adressent à la mémoire inconsciente. Ils font en sorte que, dans un supermarché, nous déposions dans notre caddie le produit de la marque avec laquelle nous nous sommes familiarisés sans y prêter attention, à force de l'apercevoir partout sans le voir vraiment : dans des films ou une série avec placement de produits, sur les réseaux sociaux, dans les jeux en ligne, dans la rue, au bistrot, etc.

Exemple : la marque japonaise Sony a saisi l'occasion de la sortie du James Bond « Skyfall » pour faire découvrir son nouveau smartphone Xperia. Concentrés sur le film, nous oublions nos connaissances sur la publicité et ses mécanismes de persuasion. C'est à cet instant que nous sommes potentiellement le plus sous influence. Autre exemple : les « advergames », ces jeux créés pour leur public par des marques. Comme Candy Crush, qui cartonne sur Facebook et sur les téléphones intelligents. Pendant que le joueur ne pense qu'à s'amuser, une marque est en train de le persuader, et de tenter de le fidéliser sur le long terme...

Grâce aux neurosciences et au recours – controversé – aux IRM (imagerie par résonance magnétique), on sait aujourd'hui très bien quelles zones sont activées dans le cerveau dans une situation donnée. Et cela marche de manière identique pour tout le monde, jeunes et moins jeunes, sceptiques et crédules, témoigne le professeur de marketing. Il a réalisé de nombreuses expériences avec un panel de consommateurs de 20-45 ans. « Quand des sujets participent à des expériences, même les plus réfractaires se font avoir. »

Au fil des 150 pages de son ouvrage, le spécialiste du marketing s'adresse tant aux professionnels de la pub qu'aux étudiants qui préparent un master en économie, aux patrons d'entreprises comme aux consommateurs lambda. Une lectrice lui a confié « avoir lu son livre comme un Dan Brown ». Un compliment qui fait souhaiter au jeune professeur d'avoir le même succès que l'auteur de « Da Vinci Code », écoulé à plus de 40 millions d'exemplaires...

Claudine Dubois, *La Liberté*, 29.1.2014

Burn-aôût

Les amis, il arrive un truc moche. La rentrée.

Médicalement, on estime que le bénéfice des vacances s'estompe en deux ou trois semaines, ce qui n'est déjà pas beaucoup.

5 Mais dans la vraie vie, combien de temps tiennent votre zénitude retrouvée, votre forme physique éblouissante et votre bronzage difficilement obtenu entre les gouttes ? Une semaine ? Deux jours ? Le temps de la première séance du matin avec le chef ? Le temps du premier ragot méchant à la machine à café ? Le temps de l'ouverture de la boîte mail qui affiche 2856 messages dont 2851 ne sont probablement pas importants mais qu'il faut lire quand même ? Ou le temps de la première crise informatique quand vous constatez que des mises à jour ont été faites, que le mot de passe a été
10 changé, que vous ne pouvez accéder à rien et que le support informatique est débordé et sur combox ?

Cette année, je propose d'avoir des ambitions professionnelles raisonnables : on laisse tomber l'idée d'une promotion, d'une augmentation de salaire, d'un bureau plus grand, d'un collègue moins glandeur, d'un travail plus épanouissant, d'une prime de fin d'année et de toutes ces choses qui de
15 toute façon n'arriveront jamais. Le seul et unique objectif est de survivre au semestre sans faire de burn-out.

Oui parce que le burn-out, ce n'est plus une chose qui arrive aux personnes un peu fragiles et facilement débordées et qui se répare en quelques semaines de repos. Non, c'est une épidémie qui se propage dans toutes les entreprises contre laquelle l'OMS¹ n'a pour le moment trouvé aucun
20 sérum, même expérimental.

Dans les couloirs, le mot est passé dans le langage courant : « Ah il est en burn (on prononce beurne) ? C'est son deuxième ou son troisième déjà ? » Si vous ajoutez à cela toutes les personnes qui ne veulent pas dire « beurne » et qui vous parlent de « grosse fatigue », et tous les faux
25 « beurnes » qui sont « en arrêt » pour addiction, dépression ou allergie au travail ou les trois à la fois, il ne vous reste plus grand monde pour faire tourner la boutique. Et comme on ne remplace pas trop les absents, ceux qui restent travaillent deux fois plus et finissent évidemment aussi en « beurne ».

Alors cette année, s'il vous plaît, on reste zen, on prend de la distance, on se fait des petits plaisirs, on fait un peu de sport, on mange des légumes. Et pas question de mettre du « beurne » dans les épinards !

Martina Chyba, *Migros Magazine*, 25.8.2014

¹OMS : Organisation Mondiale de la Santé

Parole de chat

- Ami chaton, chat des rues ou chat de race, siamois à particule ou minette prolétaire, vous allez bientôt faire la connaissance de l'homme (que nous appellerons ainsi même si, une fois sur deux, il peut être une femme, en ce qui nous concerne, cela ne change pas grand-chose, des excroissances placées différemment, un timbre de voix sur d'autres fréquences, rien d'essentiel.) L'homme est le plus étrange de tous les animaux. Bipède à station verticale, il se présente dégingandé¹, du cuir aux pieds et quasiment sans poils. Il convient de garder à l'esprit qu'il descend du singe (et qu'il y remonte plusieurs fois par jour) et que cette ascendance en fait un être sans raffinement ni grâce. Ce sont d'ailleurs ces caractéristiques qui le rendent tellement fasciné par nous les chats, qui possédons ces qualités qui lui font cruellement défaut.
- 10 Les relations entre l'homme et le chat sont anciennes et n'ont pas toujours été roses. L'homme, cette chochette, voyant nos yeux briller dans le noir et conscient de l'affection que nous portaient ces femmes admirables et savantes qu'ils nommaient sorcières, nous a affublés de tous les maux. Et puis vint la peste, une maladie qui les décimait en un rien de temps, et dont les messagers étaient les rats. Ce jour-là, l'homme s'est pris d'un engouement incommensurable pour le chat, dératiseur-né, et ce,
- 15 depuis la préhistoire. Nous avons gagné nos lettres de noblesse et notre immunité. Ils ne nous aimaient guère plus, mais ils avaient besoin de nous. La première patte était posée sur le berceau. Plus l'homme s'est éloigné du règne animal, de la ferme où les chats trouvaient souvent, à condition de garder leur rang, une grange accueillante et souris, mulots et musaraignes à volonté, plus l'animal lui a manqué. Mais attention, pas la vache pétante, le bouc encorneur ou les oies mordeuses, non,
- 20 non. Il lui fallait de l'animal civilisé, propre à lui, à la taille et aux mœurs adaptées à ses nouveaux logis, exigus et encombrés. Longtemps, le chien a eu ses faveurs, jusqu'à passer pour son meilleur ami (et, contrairement à son meilleur ami humain, il ne risquait guère de lui piquer sa femme). Désormais, le mieux en cour est le chat, casanier comme personne, entièrement autonettoyant et *early adopter* des fosses septiques. Et dépassant rarement les dix kilos (dans le cas d'un cousin des forêts norvégiennes ou d'un matou chartreux qui aurait un peu forcé sur le Whiskas). Pleutre,
- 25 l'homme considère que ce qui est petit est mimi (et sans danger, ce en quoi il se trompe, un jour, nous lui raconterons le désert et ses pièges vipérins, et tonton lion et oncle ocelot). Ainsi, au fil des ans, nous avons conquis l'homme, l'avons réduit en esclavage et métamorphosé en adorateur des félins domestiques (car le sot pense qu'il nous a domestiqués, c'est-à-dire façonnés à sa main). Il ne nous ressemble pas, il est lourd, dépendant, pataud, gourdaud, raide, agité, désordonné, bruyant, mal léché. Une anomalie génétique en a doté certains du sens de l'humour, une façon de penser déviante et incompréhensible qui le fait sourire (encore une idiosyncrasie² humaine qu'un de leurs écrivains a cru bon d'accoler à un chat obèse et bleu dans une histoire délirante de fillette au pays des merveilles³). Mais comme il ne peut résister à la tentation de se plier en douze, lui si raide,
- 35 pour nous faire plaisir, bons princes, on passe sur ses défauts. L'homme, signe de son adoration, passe plusieurs heures par semaine à regarder des photos de chats sur Internet et à envoyer des photos de son chat à ses amis qui lui renvoient les leurs. De mémoire de félin, jamais on n'a vu de chat regarder des photos d'hommes.

Monique Neubourg, *Comment domestiquer son maître quand on est un chat*, fiction, extrait, 2013

¹Dégingandé : de haute taille et de démarche maladroite

²Idiosyncrasie: une caractéristique

³Référence au livre « Alice au pays des merveilles »

L'enfant fantôme

Séverine et Benjamin Trouzac collectionnaient les signes de la réussite : ils étaient beaux, jeunes, recherchés, leurs carrières prospéraient.

Benjamin Trouzac, issu de l'Ecole nationale d'administration, travaillait au ministère de la Santé où il triomphait de missions épineuses. On louait son intelligence claire, son autorité naturelle, sa connaissance approfondie des dossiers, son sens de l'intérêt public.

5 Journaliste indépendante, Séverine vendait sa plume allègre et cocasse à divers magazines féminins. Capable de rédiger un billet drôle sur la fabrication des muffins ou dix pages hilarantes sur les nouvelles couleurs de vernis à ongles, elle enchantait les rédacteurs en chef par sa frivolité intelligente. Rien ne leur manquait sinon une famille, désir dont ils remettaient la réalisation à plus tard, trop avides de plaisirs,

10 multipliant les sorties, les amis, les voyages, les activités sportives. Lorsque Séverine fêta ses trente-cinq ans, elle s'alarma du temps qui coulait si vite et ils tranchèrent : il était l'heure de fonder une famille.

À cette période, la sœur de Séverine mit au monde une fille atteinte d'une maladie rare. Si Séverine fut catastrophée pour sa cadette, Benjamin, lui, s'épouvanta pour eux :

15 - J'ai peur de ce qui nous attend. S'il y a des enfants handicapés dans ta famille, figure-toi qu'il y en a eu aussi dans la mienne. On ne plaisante pas avec ces choses-là, Séverine! (...)

L'année de ses trente-sept ans, après plusieurs faux espoirs, Séverine s'arrondit enfin.

Séverine et Benjamin se réjouirent tant qu'ils faillirent, par excès d'enthousiasme, oublier la recommandation qui leur avait été faite. Par bonheur, l'amie médecin, lors d'un colloque international qui

20 leur donna l'occasion de se revoir, rappela à Benjamin ses devoirs.

Un lundi gris, à huit heures du matin, dans le bureau sans grâce d'un hôpital vétuste, un conseiller en génétique apprit à Séverine, qui tenait avec satisfaction son ventre arrondi entre ses deux mains, que son fœtus avait une dangereuse maladie, la mucoviscidose, une affection par laquelle le mucus s'accumule dans les voies respiratoires et digestives. Par honnêteté, il apprit au couple que l'enfant souffrirait de

25 difficultés pulmonaires, qu'il serait condamné à subir des soins lourds, un traitement constant, et bénéficierait d'une espérance de vie limitée. Durant l'entretien, il signala à Séverine que, pour ces raisons de force majeure, malgré l'avancement de la gestation, on lui accorderait le droit d'avorter. Séverine et Benjamin affrontèrent une semaine de tourments, ricochant d'une résolution à l'autre : garder le bébé, ne pas le garder. (...) Qui croire? Les personnes consultées se révélèrent aussi contradictoires qu'eux. Un

30 soir, ils s'en remirent au sort, lancèrent des dés; mais sitôt qu'une réponse leur fut apportée par le jeu, ils la rejetèrent, horrifiés, refusant de confier leur destin au hasard. Bref, après une semaine de tiraillements, ils n'avaient pas choisi.

Une émission télévisée les aida à se décider : en zappant, ils s'attardèrent devant un reportage sur la prise en charge d'enfants sévèrement malades. Pour des motifs politiques - contraindre le gouvernement à

35 s'engager en faveur des handicapés -, le journaliste avait noirci la situation en brossant le quotidien des malades et de leurs parents sous un angle dramatique. Séverine et Benjamin, révoltés, nauséux, en larmes, abattus par le calvaire qui les attendait et qu'ils infligeraient à l'enfant à naître, convinrent d'interrompre la grossesse. Ils prévinrent l'hôpital.

L'intervention exécutée, les semaines qui suivirent faillirent être fatales au couple.

40 Entre eux, les reproches fusaient, constants, vifs, agressifs, adressés davantage à soi qu'au partenaire : elle s'accusait d'être porteuse de ce gène et l'encourageait à la quitter; il se lamentait de l'avoir freinée si longtemps dans son désir de maternité et la poussait à reprendre son indépendance. Chacun s'estimait malheureux et incompris; le chagrin qui aurait pu les rapprocher les isolait. Puisqu'ils ne parlaient jamais de l'enfant qu'ils avaient transformé en fantôme, Séverine jugea que Benjamin minorait sa peine de femme

45 et Benjamin regretta que Séverine négligeât sa douleur d'homme. En toute discrétion, ils se cocufièrent. Beaucoup mais tristement, sans appétit ni goût, avec une application désespérée qui les conduisait à enlacer des inconnus ainsi qu'on se jette à l'eau : "Si le courant m'emporte, tant mieux; sinon, je nagerai jusqu'à la rive."

Une thérapie sauva leur mariage.

Eric-Emmanuel Schmitt, *Les Deux Messieurs de Bruxelles*, nouvelles, extrait, 2012

Les vacances, enfin la paix ?

Si vous partez en vacances à l'étranger, c'est bien évidemment pour enrichir votre esprit au contact d'autres communautés, explorer la formidable richesse des différences culturelles dans le monde, partager et cultiver avec les populations locales cette humanité qui nous réunit tous au-delà des frontières. En un mot, les vacances d'été, c'est le moment tant attendu pour enfin contribuer un peu à la paix dans le monde.

5 Heureusement, vous n'êtes pas seuls. Il existe une Organisation mondiale du tourisme, un Institut international pour la paix via le tourisme et quantité d'autres organismes et conférences dédiés à la promotion du tourisme comme vecteur de pacification. Même le pape Jean-Paul II était dans le coup : "En facilitant des relations sociales plus authentiques entre les individus, le tourisme peut aider à dépasser certains préjugés et renforcer les liens de fraternité. En ce sens, le tourisme est devenu une véritable force de paix pour le monde." C'est beau, non ? Quand on pense que certains se figurent simplement glander sur un transat en se laissant dorloter par des indigènes miséreux alors qu'en réalité ils participent à rendre le monde meilleur !

10 Mais est-ce vraiment le cas ? A vrai dire, les liens entre activité touristique et paix n'ont jamais été très clairs. D'un côté, on conçoit que les voyages et les rencontres contribuent à ouvrir l'esprit et à mieux apprécier les différences, et aussi que l'industrie touristique peut aider certaines contrées à se stabiliser et se développer. D'un autre côté, personne ne veut voyager dans un pays en guerre et la plupart des touristes se soucient dans le fond assez peu de "l'habitant" et de ses conditions de vie, et vont de toute façon claquer leur pognon dans l'un des dix premiers Starbucks qu'ils aperçoivent. Y a-t-il moyen d'y voir plus clair ?

15 Deux chercheurs de l'Ecole polytechnique de Hongkong, section école hôtelière et management touristique, ont tenté une approche globale. En confrontant d'un côté les données de la Banque mondiale sur le développement du tourisme (qui fournit le nombre de touristes arrivés par année pour chaque pays) et de l'autre une mesure générale du niveau de "paix" par pays (le "Global Peace Index", qui combine le taux d'homicides, les dépenses militaires, l'activité terroriste et quantité d'autres indicateurs), ils ont pu aboutir à une analyse pour 111 pays. L'analyse en question est assez tordue, mais en gros elle permet de comparer statistiquement le pouvoir explicatif de deux hypothèses : 1) le tourisme contribue à la paix ; 2) la paix contribue au tourisme.

25 Résultat : seule la seconde hypothèse survit à cette dissection numérique : quand le niveau de paix augmente de 1 %, le tourisme augmente de 0,4 %, mais quand le nombre de touristes augmente de 1 %, le niveau de paix ne change quasiment pas. Conclusion : c'est la paix qui contribue au tourisme et pas l'inverse. Cependant, cette relation ne tient pas pour les pays pauvres, où la paix et le tourisme n'ont pas d'influence l'un sur l'autre, et très peu sur les pays riches, où les touristes s'accommodent très bien des activités guerrières de leur hôte. Ce sont les pays à niveau de revenu intermédiaire (entre 1 000 et 13 000 dollars) qui ont le plus de chance d'attirer des touristes en fonction de leurs efforts de pacification.

30 Moralité ? Cet été, où que vous alliez, vous pouvez être sûrs, vous ne servirez à peu près à rien. Ce qui, après tout, est une assez bonne définition du tourisme.

35

Sebastian Dieguez, *Vigousse*, revue satirique, août 2015

Pourquoi personne ne dit combien il gagne

"Ici, chacun a une idée de qui gagne combien, mais nous préférons rester dans le flou, notamment sur les primes auxquelles les uns ont droit et pas les autres, confie Cédric, 28 ans, informaticien dans une start-up. Nous le savons depuis Freud¹, parler d'argent, c'est parler de ce que nous avons et de ce que nous n'avons pas, de nos manques et de nos frustrations, de nos rêves et de nos
5 impuissances. Le sujet est tabou, donc.

Nous n'en parlons pas, mais nous ne pensons qu'à ça. Toutes les enquêtes d'opinion le montrent : le revenu est la première source de préoccupation en ce qui concerne l'emploi. Le contexte actuel, entre crise économique et malaise au travail, n'arrange rien. La question du salaire passe à la trappe au profit des discours sur les conditions de travail, l'écoute, le respect, le bien-être. "Il y a une mise à
10 distance tacite² de l'argent dans l'entreprise", estime Jean Beaujouan, psychosociologue, qui a travaillé treize ans dans une banque "sans jamais parler d'argent".

S'il est difficile de parler d'argent, c'est aussi parce que cela suppose d'accepter d'être évalué et de se comparer aux autres. À condition d'avoir confiance dans cet "étalon de mesure". "L'une des sources de mécontentement tient au fait que les entreprises n'ont pas de critères très objectifs pour faire
15 varier les salaires, relève Philippe Geffroy. Comment, par exemple, récompenser une contribution individuelle quand le travail se fait en équipe ?" Conséquence, nous nous retrouvons souvent bien seuls pour aller demander une augmentation ou réclamer une prime. Moments d'autant plus délicats qu'ils sont des occasions de se confronter à l'autorité. "Si l'on n'est pas au clair avec sa valeur, explique Marie-Claude François-Laugier, on risque de se mettre dans une position infantile face à une
20 autorité qui peut s'apparenter à la figure du père distribuant, selon son bon vouloir, de l'argent comme de l'affection..."

De "l'affection", de la reconnaissance, de la considération, Karim, 47 ans, n'en manque pas : il est en première place au tableau d'honneur des meilleurs vendeurs de son entreprise de photocopieurs. "Ici, c'est à l'américaine : chacun connaît les performances de l'autre, notre chiffre peut monter ou
25 descendre, mais c'est le jeu. Parfois, c'est dur, mais c'est ce qui motive."

Faut-il en déduire que le fameux "travailler plus pour gagner plus" a fait un tabou ? Que, plus on gagne, plus on est désinhibé vis-à-vis de l'argent et motivé par son travail ? Pas sûr. Le psychologue américain Frederik Herzberg a montré que si la rémunération peut être un facteur de mécontentement, elle ne suffit jamais à motiver. "Primes, rallonges et autres bonifications viennent
30 confirmer qu'il est toujours nécessaire d'en rajouter un peu plus dans la quête infinie du meilleur salaire, affirme ainsi Gilles Arnaud, chercheur en psychosociologie des organisations; ce en quoi le management par la récompense peut "faire courir" les travailleurs, mais cela ne les fera jamais "désirer". Avant d'ajouter : "Si le salaire ou ses équivalents se posent imaginativement comme un signe possible de la recherche d'excès, il interdit que le désir aille trop loin et se transforme en
35 jouissance." Pourquoi ? Parce que l'argent en soi - à condition d'en gagner suffisamment - n'est qu'un substitut qui masque notre désir profond. Voilà bien toute l'ambiguïté de cet argent gagné par notre labeur : il est ce qui nous fait vivre et éventuellement "courir", mais il est aussi ce qui masque notre désir réel, désir de se réaliser, de s'épanouir, de trouver du sens à son travail. Un désir qui, évidemment, ne se négocie pas.

Emmanuel Vaillant, *Psychologies Magazine*, janvier 2012

¹Freud : Sigmund Freud, mort en 1939, était un médecin neurologue autrichien fondateur de la psychanalyse

²Tacite : qui est considéré comme implicitement admis

Les Identités meurtrières

Depuis que j'ai quitté le Liban en 1976 pour m'installer en France, que de fois m'a-t-on demandé, avec les meilleures intentions du monde, si je me sentais "plutôt français" ou "plutôt libanais". Je réponds invariablement : "L'un et l'autre !" Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce que en répondant différemment, je mentirais. Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est

5 que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité. Serais-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même ?

A ceux qui me posent la question, j'explique donc, patiemment, que je suis né au Liban, que j'y ai vécu jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, que l'arabe est ma langue maternelle, que c'est d'abord en

10 traduction arabe que j'ai découvert Dumas et Dickens et *Les Voyages de Gulliver*, et que c'est dans mon village de la montagne, le village de mes ancêtres, que j'ai connu mes premières joies d'enfant et entendu certaines histoires dont j'allais m'inspirer plus tard dans mes romans. Comment pourrais-je l'oublier ? Comment pourrais-je jamais m'en détacher ? Mais, d'un autre côté, je vis depuis vingt-deux

15 ans sur la terre de France, je bois son eau et son vin, mes mains caressent chaque jour ses vieilles pierres, j'écris mes livres dans sa langue, jamais plus elle ne sera pour moi une terre étrangère. Moitié français, donc, et moitié libanais ? Pas du tout ! L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un "dosage" particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre.

20 Parfois, lorsque j'ai fini d'expliquer, avec mille détails, pour quelles raisons précises je revendique pleinement l'ensemble de mes appartenances, quelqu'un s'approche de moi pour murmurer, la main sur mon épaule : "Vous avez eu raison de parler ainsi, mais au fin fond de vous-même, qu'est-ce que vous vous sentez ?"

Cette interrogation insistante m'a longtemps fait sourire. Aujourd'hui, je n'en souris plus. C'est qu'elle

25 me semble révélatrice d'une vision des hommes fort répandue et, à mes yeux, dangereuse. Lorsqu'on me demande ce que je suis "au fin fond de moi-même", cela suppose qu'il y a, "au fin fond" de chacun, une seule appartenance qui compte, sa "vérité profonde" en quelque sorte, son "essence", déterminée une fois pour toutes à la naissance et qui ne changera plus ; comme si le reste, tout le

30 reste - sa trajectoire d'homme libre, ses convictions acquises, ses préférences, sa sensibilité propre, ses affinités, sa vie, en somme -, ne comptait pour rien. Et lorsqu'on incite nos contemporains à "affirmer leur identité" comme on le fait si souvent aujourd'hui, ce qu'on leur dit par là c'est qu'ils doivent retrouver au fond d'eux-mêmes cette prétendue appartenance fondamentale, qui est souvent religieuse ou nationale ou raciale ou ethnique, et la brandir fièrement à la face des autres.

Quiconque revendique une identité plus complexe se retrouve marginalisé. Un jeune homme né en

35 France de parents algériens porte en lui deux appartenances évidentes, et devrait être en mesure de les assumer l'une et l'autre. J'ai dit deux, pour la clarté du propos, mais les composantes de sa personnalité sont bien plus nombreuses. Qu'il s'agisse de la langue, des croyances, du mode de vie, des relations familiales, des goûts artistiques ou culinaires, les influences françaises, européennes, occidentales se mêlent en lui à des influences arabes, berbères, africaines, musulmanes... Une

40 expérience enrichissante et féconde si ce jeune homme se sent libre de la vivre pleinement, s'il se sent encouragé à assumer toute sa diversité ; à l'inverse, son parcours peut s'avérer traumatisant si chaque fois qu'il s'affirme français, certains le regardent comme un traître, voire comme un renégat¹, et si chaque fois qu'il met en avant ses attaches avec l'Algérie, son histoire, sa culture, sa religion, il est en butte à l'incompréhension, à la méfiance ou à l'hostilité.

Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, essai, 1998

¹Renégat : personne qui renie ses opinions, sa religion, sa patrie ou son parti

Le temps fuit ? Appelez le plombier !

Un début d'après-midi comme les autres. Sur les 200 mails de la matinée, une bonne trentaine exigent réponse. Même quelques mots (« bien noté », « pas d'accord », « merci vivement »...), ça prend du temps. D'autant qu'il y a encore les autres comptes, ceux qui ne s'affichent pas sur cet écran, pour ne pas tout saturer, et qu'il faut relever en vitesse. Et puis Twitter, et Facebook, et

5 LinkedIn, et *tutti quanti*. Sans oublier Skype et les textos. Et bien sûr les doublons (« *ce mot pour te dire que je t'ai envoyé un mail* »), et les docs joints pas joints, et les confirmations à répétition (« *Nous vous rappelons que la réunion de demain 11 heures se tiendra dans la même salle 612* »). Même en faisant vite, il y en a bien pour deux heures.

10 Pour rien. Dispersion pure, poussières d'infos, bribes de mots. De quoi se retrouver bientôt la tête explosée, éclatée en mille morceaux, sans même savoir pourquoi. Comme si le vide même était devenu urgent, incontournable, envahissant. Comme si les machines à économiser du temps s'ingéniaient à le faire fuir : plus on en gagne, plus il manque. S'arrêter pour penser ? Prendre le temps de réfléchir ? On aimerait bien. Il paraît que ça existait, autrefois. Mais si. D'après ce qu'on dit, il y aurait même eu des gens qui passaient le plus clair de leur temps à creuser des idées, à inventer

15 des concepts, à créer des œuvres. Sans déc...

20 Alors surgit le grand rêve de tout éteindre, tout plaquer. Enfin le silence, le blanc, le temps. Marcher sans savoir vers quoi, sans aller nulle part. Se poser tout en haut, dans les Himalayas, chez les sages, sans paroles, juste un gong, une fois l'an, et encore. Contempler le ciel, laisser passer les nuages. Ne pas compter, ni moutons ni yaks, se fondre dans l'espace. Retrouver le temps lent, les cycles des vents, le cours des saisons, les rythmes des corps. Renouer avec les vraies questions, les souffles, l'humain. Larguer le carnaval des petits riens.

25 Sauf que c'est un rêve. Trop fort, trop beau, trop grand pour être praticable. En tout cas pour la plupart d'entre nous. L'issue se tient quelque part entre le tourbillon des dispersions et le rassemblement unique. Une bête alternance, un va-et-vient, un bricolage combinant courses contre la montre et fragments d'éternité. Solution moins glorieuse, moins romantique, bien sûr moins radicale que la grande fuite définitive hors du stress. Mais pas moins exigeante, ni moins créative. Au contraire. Il nous reste à fabriquer des valves du temps, des clapets horaires, des régulations de conscience. L'inventeur du thermostat temporel est attendu au parloir.

Roger-Pol Droit, *CLES*, juin-juillet 2015

La « grande personne »... et la petite

- Quand j'étais jeune, l'enfant était traité comme un adulte imparfait. L'éducation consistait à le sortir de cette imperfection et à en faire une « grande personne ». On lui inculquait les usages en matière de relations familiales, de religion, de travail. Il acquérait ainsi son autonomie personnelle tout en s'intégrant à la société. Il apprendrait un métier, se marierait, aurait des enfants. Mais en attendant
- 5 d'accéder à la perfection de la maturité, il convenait qu'il se taise à table et obéisse, sous peine d'être traité – admirable reproche – de « raisonneur ». Et s'il demandait pourquoi, on lui répondait parce que !
- Ce système très structuré et affirmatif pouvait être ressenti comme écrasant par les esprits rebelles. Mais il était acceptable par la majeure partie de la population, qui se conforme en général sans états
- 10 d'âme aux comportements reconnus et aux idées ambiantes, quels qu'ils soient. Il assurait une bonne transmission du capital d'expérience des générations précédentes. Les mœurs partagées facilitaient grandement la tâche éducative des parents.
- Les générations suivantes ont développé une conception exactement inverse. La perfection, ce n'est plus l'adulte qui assure ses responsabilités, mais le petit enfant, la « petite personne ». Plus
- 15 précisément, c'est la petite personne en tant qu'elle est riche de tous les possibles, qu'elle est encore pleine de promesses et qu'elle n'est tenue à rien, sinon à être. Ses parents la contemplant inlassablement, dévotement. C'est eux désormais qui se taisent à table, attentifs à recueillir précieusement la moindre « production langagière » qui pourrait tomber de ses lèvres en même
- 20 temps qu'une régurgitation¹ de purée bananière.
- Soulignons en passant qu'une telle attitude risque fort de déchirer le petit enfant entre l'envie qu'il a d'en abuser et la confiance totale qu'il est naturellement poussé à vouer à ses parents.
- L'adolescence n'est plus considérée comme la dernière étape à franchir avant d'entrer dans la vraie
- 25 vie, mais comme un havre ultime de pureté et d'authenticité avant le plongeon dans le monde désenchanté des adultes. On comprend que l'enfant, nourri, logé, blanchi, ne soit pas pressé de prendre sa volée. D'ailleurs, ses parents, qui vivent une seconde jeunesse par procuration, ne le sont guère plus.
- Aux yeux du nouvel adulte, tout engagement, ouvrant certes une porte mais fermant toutes les autres, est liberticide. Il s'efforce donc de conserver sa liberté de « petite personne » en repoussant
- 30 tant qu'il peut tout choix qui serait définitif ou exclusif, qu'il s'agisse de son conjoint, de sa profession, de son statut social, d'un engagement politique... ou simplement de la décision d'aller fêter chez Pierre plutôt que chez Jacques ou Jean.

Olivier Delacrétaz, *24 Heures*, 24.8.2015

¹Régurgitation : retour dans la bouche d'aliments qui viennent d'être avalés

Pour les jeunes, Internet est le lieu où s'apprennent les codes sociaux

Jocelyn Lachance, anthropologue d'origine québécoise, était l'un des conférenciers d'une journée de prévention sur le rapport entre les adolescents et les écrans, à Neuchâtel. Il explique comment les technologies numériques intensifient les thématiques de l'adolescence : regard sur soi, recherche de valorisation, apprentissage des codes sociaux. Qui passe par un usage immodéré de la photographie.

Réseaux sociaux, selfies, jeux vidéo, pornographie, travail (un peu) : les adolescents passent un temps considérable sur les ordinateurs, tablettes et autres smartphones. Pas moins de 4h30 par jour en France, si l'on compte le temps passé devant la télévision. En Suisse, 75% des adolescents passent plus d'une heure par jour sur les écrans, selon une étude récente menée dans le canton de Vaud. Pour réfléchir aux conséquences de cette réalité sur la santé et sur l'école, le canton de Neuchâtel a organisé mercredi, au centre technologique flambant neuf de Microcity, une journée de prévention ouverte au public. Sociologues, acteurs de la santé et de la prévention et enseignants ont évoqué les potentialités et les dangers du Web pour la jeunesse. Parmi les conférenciers, Jocelyn Lachance, anthropologue spécialiste de l'adolescence. Auteur de Photos d'ados, à l'heure du numérique, ce Québécois enseignant à l'Université de Pau explique comment les « adolescents hypermodernes » conçoivent leur propre usage d'Internet. Une approche non prescriptive, fondée sur des entretiens et des échanges qu'il a eus avec de nombreux jeunes.

Le Temps : Qu'est-ce qu'un adolescent « hypermoderne » ?

Jocelyn Lachance : C'est un jeune qui multiplie les manières de montrer qu'il est autonome. Il vit dans une société de l'hyperchoix, c'est-à-dire qu'il peut décider d'une multitude de choses aussi fondamentales que son identité sexuelle, son choix de vie, de partenaire, etc. C'était l'inverse pour, disons, nos grands-parents : leur seul choix était d'accepter le modèle familial traditionnel, menant au mariage, et cela leur octroyait automatiquement une reconnaissance sociale.

- Il y a donc plus d'anxiété aujourd'hui ?

- Bien sûr. Etant de plus en plus responsable de ses choix, l'adolescent doit répondre toujours davantage de ses succès et de ses échecs. La valorisation est devenue cruciale, et il faut être très solide pour supporter d'être dévalorisé. Un autre élément, c'est l'hyperréflexivité : jamais les jeunes n'ont eu accès à autant de miroirs. Je dirais même que, grâce aux technologies, ils les produisent eux-mêmes. En soi, ce n'est pas un phénomène nouveau, mais le numérique l'a renforcé. En 1990 comme aujourd'hui, un jeune qui va à l'école le matin est toujours attentif à respecter le code vestimentaire de son groupe d'appartenance, par exemple. Mais à cela s'ajoute la présentation de soi dans le cyberespace.

- Pourquoi les adolescents se prennent-ils en photo devant le miroir ?

- C'est un acte très différent de se regarder dans le miroir et de s'y prendre en photo. Dans le premier cas, l'adolescent/e se regarde avec son propre point de vue. Dans le second, il essaie d'imaginer ce que les autres pourraient penser de lui, d'accéder au regard d'autrui. C'est un espace intermédiaire entre la chambre à coucher et l'école, où l'ado apprend les codes de la présentation de soi.

- Et quand il montre ces photos à ses copains ou les diffuse sur le Web ?

- Dans ce cas, qui est fréquent, l'adolescent expose sa démarche : il montre qu'il est en train de se regarder, et attend une reconnaissance. De manière générale, c'est une expérience perçue par les adolescents comme positive. Bien sûr, si les commentaires sont négatifs, dévastateurs, cela peut tourner au drame, puisque Internet amplifie la dévalorisation et la rend plus visible. Le harcèlement est un facteur de passage à l'acte. Mais les médias oublient, comme dans l'affaire d'Amanda Todd (le suicide d'une jeune Canadienne qui a fait le tour du monde), que le harcèlement n'est qu'un facteur parmi d'autres : fragilité, conflits familiaux... C'est ce qu'a révélé l'enquête judiciaire.

Propos recueillis par Emmanuel Gehrig, *Le Temps*, 7.11.2014

Le français déclassé

Il ne faut pas trop compter sur les élites, les politiciens, les chefs d'entreprise, les chercheurs ou les sportifs pour défendre la langue française. Qu'il est loin le temps où de Gaulle et Mitterrand séduisaient par leur rigueur rhétorique. En matière de massacre linguistique, Nicolas Sarkozy a battu de nouveaux records et donné ainsi une légitimité aux dérapages les plus grossiers.

5 Plus fondamentalement, la révolution numérique transforme la langue et nos manières d'écrire. On remarque même un retour à une forme moderne de hiéroglyphes avec l'utilisation croissante d'émoticones. Le paradoxe ? Nous n'avons jamais autant écrit et, dans le même temps, si mal maîtrisé l'orthographe et la grammaire.

10 Parce que les mathématiques ont remplacé l'orthographe comme moyen de sélection des élèves, parce que l'apprentissage d'une deuxième, voire d'une troisième langue apparaît désormais comme une priorité, on tend à donner moins de poids à la maîtrise orale et écrite de la langue maternelle. Difficile de contester l'importance des maths, mais tous les jeunes Suisses ne finiront pas ingénieurs chez Google ou experts-comptables. Et si l'allemand, l'anglais... sont indispensables dans nombre de métiers et dans la vie quotidienne à l'heure de la mondialisation, la capacité à exprimer sa pensée en français ne l'est pas moins.

15 D'accord, notre orthographe est souvent inutilement compliquée. Mais voilà, toutes les réformes discutées jusqu'ici se sont enlisées. Dans l'attente d'hypothétiques changements, la maîtrise de la langue maternelle reste un critère central aux yeux des employeurs. Les candidats à un poste ou à un stage qui alignent les erreurs dans leur curriculum vitae seront forcément discriminés – alors que, 20 ironie, ces mêmes employeurs ne se montrent pas toujours exemplaires en la matière. Quoi qu'il en soit, l'école comme les parents ne peuvent pas se permettre de baisser les bras.

25 Inutile d'adopter des postures réactionnaires et de prôner le retour à un illusoire âge d'or de l'enseignement primaire et secondaire. L'effort reste certes nécessaire, mais on dispose aujourd'hui d'outils nouveaux qui rendent l'acquisition des langues plus efficace. A plus long terme, il faudra inévitablement reparler de réformes qui se concentrent sur les difficultés orthographiques les plus anachroniques¹ et les plus pénalisantes. Sans entraîner un nivellement par le bas et sans renoncer aux règles véritablement essentielles. La seule manière de rétablir un seuil minimal de conventions indispensables à la communication et à l'accès aux connaissances. Et d'éviter ainsi le déclassé définitif du français.

Alain Jeannet, éditorial, *L'Hebdo*, 20.8.2015

¹Anachronique : en retard sur son époque, vieilli

Quel rire pour la génération self-control?

"Dis-moi si tu ris, comment tu ris, pourquoi tu ris, de qui et de quoi, avec et contre qui, et je te dirai qui tu es", écrivait l'historien Jacques Le Goff en préambule de son "Enquête sur le rire". Manière de dire que l'humour, cette manifestation culturelle, appartient forcément à son époque. Et n'échappe pas à une forme d'obsolescence. Dans la semaine écoulée, nombreux sont les parents qui ont été amenés à expliquer ce qu'étaient Charlie Hebdo et l'héritage de Hara-Kiri¹ à une génération parfois perplexe. Feuilletter les BD de Wolinski², discuter des unes de Charlie en famille ont parfois conduit à ce constat banal : les jeunes ne trouvent pas ça drôle.

5 Anarchiste, bête et méchant, "coup de poing dans la gueule", furieusement libertaire et contre toute forme d'autorité, l'humour post-soixante-huitard³ qu'incarne Charlie Hebdo s'est longtemps cru jeune. "A l'époque, il avait pour vocation de déranger une société pleine d'inertie, de lourdeurs", estime François L'Yvonnnet, professeur de philosophie et éditeur à Paris. "Le droit à l'humour bête et méchant faisait partie d'un ensemble de revendications. Il était une manifestation festive, l'affirmation de la vie dans toute sa polyphonie. Depuis, toute la société a changé, et notamment les mœurs, la sexualité, la liberté d'expression." Autrement dit, dessiner des bites partout n'a plus la portée politique d'autrefois. Et perd sa valeur humoristique. "Pour les jeunes, c'est un peu un humour à papa", constate Grégoire Furrer, directeur du Montreux Comedy Festival.

10 "L'humour de cette époque, incarné aussi par Coluche, ou Desproges, est devenu très classique, traditionnel, analyse pour sa part la sociologue française Nelly Quemener. Quoi qu'on en pense, c'est un humour d'homme, blanc, d'un certain âge. Celui des classes dominantes d'aujourd'hui." Un constat d'autant plus frappant que les tragiques événements de la semaine passée ont mis en lumière la proximité qu'entretenait Charlie Hebdo avec les plus hautes sphères du pouvoir politique en place. (...)

15 Mais alors, de quoi rient les jeunes aujourd'hui ? "L'humour bête et méchant existe encore, mais il ne pèse rien contre l'humour narcissique, centré sur sa petite personne, et dominé par la sphère privée et intime", estime Robert Aird, cofondateur de l'Observatoire de l'humour, au Québec. "C'est le reflet de la société."

20 Des scènes de la vie quotidienne, la drague ordinaire, la vie au travail ou la recherche d'un emploi, l'humour jeune tient davantage, selon ses observateurs, de la comédie de mœurs que de la satire politique et sociale. Plus lisses, plus consensuels, moins politiques, les humoristes d'aujourd'hui prennent globalement moins de risques. "Ce n'est pas de l'autocensure, estime Grégoire Furrer. Mais ils veulent plaire au plus grand nombre, alors ils évitent les sujets qui fâchent, comme la politique ou la religion. La dimension économique est centrale pour les humoristes d'aujourd'hui, et ils ne veulent pas risquer de se couper d'une partie de leur public." Sans compter que les conditions de production et de diffusion de l'humour sont devenues plus contraignantes. Les avocats, les producteurs, les diffuseurs et les annonceurs sont autant de pressions supplémentaires qui finissent par aplatir l'humour.

25 Les jeunes humoristes ne sont pas plus soucieux que leurs aînés de ne heurter personne. Mais ils ont l'impression d'être constamment surveillés, estime Robert Aird. Thomas Wiesel, humoriste romand de 25 ans, confirme : "Aujourd'hui, les jeunes vivent avec la conscience que leur spectacle peut être filmé par n'importe qui, et que des morceaux de ce qu'ils ont dit peuvent être diffusés hors contexte. C'est la mauvaise expérience que font de nombreux humoristes. Tu peux vite perdre la maîtrise de ce que tu as dit, et tout peut déraper."

30 Le changement des comportements sociaux explique aussi la marginalisation progressive de cette forme d'humour héritée de Mai 68⁴. Pour faire rire, il faut aussi pouvoir traiter de sujets que tout le monde connaît. Or "les gens de mon âge ne s'intéressent pas à l'actualité politique, poursuit Thomas Wiesel. Aujourd'hui, l'accès aux médias est tellement segmenté, on choisit les nouvelles que l'on veut lire, et on ne s'expose qu'à celles-là. A l'époque, il n'y avait que trois chaînes de télévision, et tout ce qui s'y passait était vu par tout le monde."

35 L'humour était alors plus largement partagé, entre générations, entre communautés. La fragmentation qui caractérise notre époque se traduit naturellement sur la scène de l'humour. Sur YouTube, chaque communauté, chaque classe d'âge, a son humoriste. (...)

40

45

Rinny Gremaud, *Le Temps*, 17.01.15

¹Hara-Kiri : magazine satirique français créé en 1960

²Wolinski : dessinateur de presse français assassiné à Paris en 2015 lors de l'attentat à Charlie Hebdo

³Post-soixante-huitard et ⁴mai 68 : relatif à un ensemble de grèves et manifestations survenues en France, en mai-juin 1968

Egales aussi pour le pire

Il n'y a pas si longtemps, consacrer un numéro spécial aux femmes ou fréquenter des clubs féminins avait un arrière-goût de revendication sociale des faibles et des opprimées, le genre de démarche où même des femmes - à l'esprit compétitif et libéral - ne se reconnaissaient pas, elles qui voulaient être dans la ligue, la seule, celle des champion(e)s. L'une d'elles m'a même soufflé une fois que cela lui

5 faisait un peu penser "aux jeux paralympiques".

Depuis, la donne a changé : plus besoin de se forcer, le pouvoir féminin, même très inégalement réparti, saute à la figure.

Une femme dirige l'Allemagne (et son poids s'en trouve démesuré sur l'Europe), une autre dirige le FMI, une autre la FED, une autre le CERN. Des femmes PepsiCo, Yahoo!, IBM et Hewlett-Packard,

10 mais aussi des géants de la défense tels que General Dynamicy et Lockheed Martin. Bientôt, une femme pourrait diriger les Etats-Unis, et une autre l'ONU.

Si ce grand basculement a eu lieu, c'est aussi parce que les hommes ont soutenu le changement. Pour chacune de ces femmes, c'est un comité masculin qui, à un moment, a décidé de la nommer.

Les francs-tireurs diront que les femmes, les gays et les Noirs sont "à la mode". Les fins observateurs

15 diront plutôt que, dans une société de la connaissance devenue aussi complexe et rapide, les organisations ont besoin d'efficacité optimale et de compétences dédoublées. Et que même les couples ont besoin de se reposer sur deux moteurs sociaux et salariaux pour gagner réellement en statut.

Le pouvoir d'achat des femmes leaders en fait une cible privilégiée des publicitaires, des cercles de réseautage (y compris masculins désormais), et des chasseurs de têtes. Car pour la première fois des patrimoines féminins se créent, qui ne sont pas le fait d'un héritage ou d'un mariage, qui en ferait des patrimoines d'origine masculine. La matière grise féminine produit son propre argent à mesure que le plafond de verre¹ recule dans des strates² plus lointaines.

20 La femme puissante fait émerger le couple puissant. Car quand on est face à un homme puissant, on est face à un homme puissant. Mais quand on est face à une femme puissante, la probabilité d'être face à un couple puissant s'allie le plus souvent à un homme de statut au moins équivalent. Ces couples dirigeants mettent leur "capital social" en commun, provoquant un effet de levier, que n'a pas un homme leader allié à une femme moins influente.

25 En Suisse, même si trois femmes sont au Conseil fédéral, les conseils d'Etat de Lucerne et du Tessin sont récemment devenus, paradoxalement, 100 % masculins. Ici, il faut noter deux choses : les femmes de ces cantons votent, elles aussi, et ce résultat doit également interroger sur leurs choix. Ensuite, il faut être conscient que nombre de domaines restent fermés aux femmes. Là où se trouve l'argent, le vrai, par exemple : la haute finance et notamment le private equity³, le monde high-tech de la Silicon Valley⁴. Ces portes fermées incitent nombre de femmes à se lancer en indépendantes.

30 Et c'est un mal pour un bien.

Au final, la bataille à gagner d'entre toutes, pour les femmes, c'est celle contre elles-mêmes. Manque de confiance, sentiment d'illégitimité, crainte de l'adversité les freinent encore. La posture revendicatrice, en outre, refroidit les bonnes volontés masculines. L'égalité, c'est aussi savoir encaisser les coups. Ne pas réclamer de protections, de faveurs, de traitement spécial parce qu'on

40 est une femme.

L'égalité, c'est pour le meilleur et pour le pire.

Myret Zaki, éditorial, *Bilan*, 27.5.2015

¹Le plafond de verre : expression désignant le fait que, dans une structure hiérarchique, les niveaux supérieurs ne sont pas accessibles à certaines catégories de personnes

²La strate : sous-ensemble qu'on utilise pour diviser une population

³Private equity : activité financière concernant l'investissement dans des sociétés non cotées en bourse

⁴Silicon Valley : « Vallée du silicium », désigne le pôle des industries de pointe situé sur la côte ouest des États-Unis

Où est passée la souveraineté nationale?

Il y a un siècle à peine, chaque pays gérait ses petites affaires en toute sérénité. Il battait monnaie et dévaluait quand il le devait, décidait souverainement de ses impôts et de son budget, levait sa petite armée de fantassins¹ équipés de fusils désuets², organisait son défilé de fête nationale, chantait son hymne patriotique, distribuait des décorations et laissait le reste du monde en faire de même. Chacun

5 était maître chez soi, pour le meilleur et pour le pire.

Deux guerres mondiales et plusieurs révolutions techniques plus tard, il ne reste de la souveraineté nationale qu'un beau souvenir figé dans un déni de réalité. Quelques grandes puissances ont encore pour elles la force d'imposer aux autres leurs volontés. Mais pour un pays ordinaire, la souveraineté s'effiloche. La plus belle démonstration se déroule maintenant avec la Grèce. Pour ne pas tomber en

10 faillite, elle doit accepter de réviser sa législation de fond en comble, au pas de charge et en contredisant la volonté d'une consultation populaire. La fiscalité, la sécurité sociale, la fonction publique seront ce que la France et l'Allemagne ont décidé : le parlement local, le plus vieux du monde doit voter selon les ordres de l'étranger. Et au trot.

C'est renversant comme découverte spectaculaire, mais ce n'est que la partie émergée de l'iceberg.

15 Car en même temps l'Iran doit accepter de limiter le nombre de ses centrifugeuses d'enrichissement de l'uranium. Et les Etats-Unis bombardent de temps à autre la Syrie et l'Irak tandis que la France maintient en place les régimes corrompus de ses séides³ africains.

Et même la Suisse, malgré son repli frileux sur elle-même, n'échappe à cet alignement. Le secret bancaire et la fiscalité des entreprises furent levés sans que le parlement fédéral puisse s'y opposer.

20 Les Etats-Unis imposent des amendes aux banques suisses, moins comme sanction pour leurs délits, que par une habitude ancestrale, celle de lever des tributs⁴ sur les pays sujets. La formation et la recherche dépendent d'une organisation internationale complètement informelle, celle des universités de haut niveau. La Suisse a dû se ranger à la définition du master et du bachelor par la Déclaration de Bologne qui n'eut même pas la pudeur de traduire ces termes dans d'autres langues

25 que l'anglais. La suppression instantanée d'Erasmus et d'Horizon 2020 ont constitué des sanctions immédiates de la votation populaire du 9 février 2014. Et en rentrant dans le détail du travail législatif à Berne on découvrirait une contrainte universelle : l'obligation d'être eurocompatible.

On conçoit que les peuples rechignent et qu'ils réservent de belles victoires électorales à l'UDC, à Podemos, au Front National, au Vlaamse Belang et Syriza. Autant de partis d'opposition au système

30 qui se révèlent incapables de le changer quand ils accèdent au pouvoir. La souveraineté nationale fut un concept utile pendant quelques siècles: il est devenu archaïque, périmé et funeste. La gestion du climat, condition de la survie de l'espèce, est une cause planétaire et le CO2 ne s'arrête pas aux frontières. L'homme est ce que la technique fait de lui et la technique est ce que l'homme en fait. Nous avons sans le savoir décidé d'abolir le concept de nation.

Jacques Neiryck, *L'Hebdo*, 16.07.2015

¹Le fantassin : soldat

²Désuet : démodé, dépassé

³Le séide : adepte fanatique d'une doctrine

⁴Le tribut : impôt

Réussite ou échec du couple ?

- L'autre jour, je reçois en consultation Lucien qui m'annonce sa séparation d'avec sa femme Annie. Un super couple, deux enfants, une maison achetée ensemble, un chien. "Après 12 ans de vie de couple, quel échec !" Leurs amis n'en reviennent pas : "Non pas eux !?", "Ils avaient tout pour être heureux..." Lucien me dit que certains de leurs amis en couple ne les côtoient plus. "Ils ont peur que ce soit contagieux ?"
- 5 Echec ? Pas les premières années, bien sûr. Ce fut d'ailleurs plutôt réussi. Une belle aventure comme souvent, comme pour beaucoup d'entre nous. Mais avec la douleur et les sentiments difficiles que crée la rupture, il y a cette phrase assassine qui sonne comme une sentence : "C'est un échec !" On se la dit, on se la raconte et elle ajoute une couche cruelle au deuil imprévu qui s'amorce.
- 10 Huit années de bonheur et d'amour, l'audace de décider de créer une famille, la prise de risque d'acheter une "maison dans la prairie", œuvrer solidaires dans l'accueil de ces petits bouts de chou. Tant de qualités développées, tant de don de soi et de talents à vivre à quatre, à aller de l'avant, même en traversant de petites et grosses crises, une famille exemplaire. Puis vers la 9e année, le couple se découvre être un désert, fragilisé, mis en veilleuse, éprouvé par l'usure du quotidien, du
- 15 désir inégal, de certains rêves et de certaines passions oubliées. Les parents sont souvent impeccables et encore en forme. Le couple, lui, vrai fondement de la famille, le socle sur lequel tout repose est dévitalisé, il a été négligé un peu... beaucoup. Souvent il y a encore des sentiments, mais la relation est devenue dysfonctionnelle, apparemment irréparable.
- 20 Echec d'un rêve, sans doute. Echec d'un idéal qui est profondément inscrit dans notre inconscient collectif, dans notre culture et le commerce qui va avec.
- Une relation, un couple réussi, c'est donc quoi ? C'est qui ? Comptez autour de vous. La barre est haute, et son cortège d'espoirs, d'exigences et d'attentes alourdissent quelque peu la vie humble du quotidien de nos couples. J'ai participé à un *Temps Présent* très soigné, dont le thème était "14 recettes pour réussir son couple". Noble proposition. Mais ce titre nous repose la question :
- 25 c'est quoi réussir un couple ? Et est-ce le but ultime et indispensable que de le faire durer pour toujours, à perpète ?
- N'est-ce pas cynique de parler d'échec, lorsque la relation tire à sa fin, ce qui est le sort de plus de 50 % des relations et des mariages aujourd'hui ? Si nous observons la vie contemporaine des couples, avec ou sans enfants, l'important semble clairement être de réussir des bouts de relation le
- 30 mieux possible, réussir plusieurs couples dans une vie, avec chacun sa coloration, son lot de bonnes choses et ses blessures, ses confrontations et ses prises de conscience, son métissage inévitable et enrichissant.
- Nous sommes également appelés à réussir nos séparations. Nous ne sommes pas très doués pour terminer nos affaires. Il y a du chemin ! Ça s'apprend, ça s'appelle faire le deuil, l'art du passage, c'est
- 35 une demande d'aide que je reçois souvent en consultation. Par exemple apprendre à accepter le moment où nos chemins se séparent, dans la tristesse et dans une forme de dignité, sans devoir passer par le déchirement des conflits et du drame. Après la révolte, le dépit, la tristesse, la colère, peut émerger la gratitude. Apprendre à passer à la suite - d'ailleurs il y a toujours une suite - développer une confiance en un avenir impossible à prévoir.
- 40 Dieu merci, je crois que nous sommes condamnés à évoluer et à faire notre chemin, et parfois à devenir meilleurs...

Stephen Vasey, *L'Hebdo*, 01.05.2015

L'effet papillon

- Si le battement d'aile d'un papillon quelque part au Cambodge
Déclenche sur un autre continent le plus violent des orages
Le choix de quelques-uns dans un bureau occidental
Bouleverse des millions de destins surtout si le bureau est ovale
5 Il n'y a que l'ours blanc qui s'étonne que sa banquise fonde
Ça ne surprend plus personne de notre côté du monde
Quand le financier s'enrhume ce sont les ouvriers qui toussent
C'est très loin la couche d'ozone mais c'est ici qu'on la perce
- C'est l'effet papillon petites causes, grandes conséquences
10 Pourtant jolie comme expression, petites choses dégâts immenses
- On l'appelle retour de flamme ou théorie des dominos
Un murmure devient vacarme comme dit le proverbe à propos
Si au soleil tu t'endors, de Biafine¹ tu t'enduiras
Si tu mets une claque au videur, courir très vite tu devras
15 Si on se gave au resto c'est un fait nous grossirons
Mais ça c'est l'effet cachalot, revenons à nos moutons (à nos papillons)
Allons faire un après-midi aventure extra-conjugale
Puis le coup de boule de son mari alors si ton nez te fait mal
- C'est l'effet papillon c'est normal fallait pas te faire choper
20 Si par contre t'as mal au front ça veut dire que c'est toi le mari trompé
- Avec les baleines on fabrique du rouge à lèvres, des crèmes pour fille
Quand on achète ces cosmétiques c'est au harpon qu'on se maquille
Si tu fais la tournée des bars demain tu sais que t'auras du mal
Pour récupérer à 8h ton permis au tribunal
- 25 C'est l'effet papillon petites causes, grandes conséquences
Pourtant jolie comme expression, petites choses dégâts immenses
- Le papillon s'envole
Le papillon s'envole
Tout bat de l'aile
- 30 Le papillon s'envole
Le papillon s'envole
Tout bat de l'aile

Benabar, album *Infréquentable*, 2008

¹Biafine : crème pour brûlures du premier et du second degré et toute autre plaie cutanée non infectée

L'accident

C'est Chris qui conduit - c'est toujours lui, le *van* appartient à son père et ni Johan ni Simon n'ont leur permis. Depuis les Petites Dalles, il faut compter environ une heure pour atteindre Le Havre en prenant, à partir d'Etretat, la vieille route qui descend sur l'estuaire par Octeville-sur-Mer, le vallon d'Ignaulval et Saint-Adresse.

- 5 Les garçons ont cessé de grelotter, le chauffage de la camionnette est poussé à fond, la musique aussi, et sans doute que la chaleur surgie dans l'habitacle est pour eux un autre choc thermique, sans doute que la fatigue se fait sentir, qu'ils bâillent et dodelinent, cherchant comment se blottir contre le dossier des sièges, emmitouflés dans leur écharpe, et sans doute aussi qu'ils s'engourdissent, que leurs paupières se ferment par intermittence, et alors peut-être que, passé
- 10 Etretat, Chris a accéléré sans même s'en rendre compte, épaules affaissées, mains lourdes sur le volant, la route devenue rectiligne, oui, peut-être qu'il s'est dit c'est bon, c'est dégagé, et que l'envie d'abrèger ce temps du retour pour rentrer s'étendre, écluser le contrecoup de la session, sa violence, a fini par peser sur les vitesses, si bien qu'il s'est laissé aller, taillant le plateau et les champs noirs, retournés, les champs en sommeil eux aussi, et sans doute que la perspective de la nationale - une
- 15 pointe de flèche enfoncée au-devant du pare-brise comme sur l'écran d'un jeu vidéo – a fini par l'hypnotiser comme un mirage, si bien qu'il s'est tenu arrimé à elle sans plus de vigilance, quand chacun se souvient qu'il avait gelé cette nuit-là, l'hiver pelliculant le paysage comme du papier sulfurisé, chacun sait les plaques de verglas formées sur le bitume, invisibles sous le ciel mat mais caviardant les bas-côtés de la route, et chacun devine les nappes de brouillard qui planent à
- 20 intervalles irréguliers, compactes, l'eau s'évaporant de la boue à mesure que le jour monte, des poches dangereuses qui filtrent le dehors effaçant tout repère, oui d'accord, et quoi encore, quoi d'autre ? Une bête traversant la voie ? Une vache perdue, un chien ayant rampé sous une clôture, un renard à queue de feu voire une silhouette humaine surgie fantomatique en lisière de talus et qu'il aurait fallu éviter au dernier moment, d'un coup de volant ? Ou un chant ? Oui, peut-être que les filles
- 25 en bikini qui tapissaient la carrosserie du *van* se sont animées soudain pour venir ramper sur le capot et envahir le pare-brise, lascives, leurs chevelures vertes débouclant leurs voix inhumaines, ou trop humaines, et que Chris a perdu la tête, attiré dans leur piège, percevant ce chant qui n'était pas de ce monde, ce chant des sirènes, ce chant qui tue ? Ou alors peut-être que Chris a fait un faux mouvement, oui, c'est cela, un faux geste, comme le tennisman rate un coup facile, comme le skieur
- 30 fait une faute de carre, le truc bête, peut-être qu'il n'a pas tourné le volant alors que la route elle, décrivait un virage, ou enfin, puisqu'il faut bien poser aussi cette hypothèse, peut-être que Chris s'est endormi au volant, s'est absenté de la campagne terne pour entrer dans le tube d'une vague, dans la spirale merveilleuse et soudainement intelligible qui filait à l'avant de son surf, siphonnant le monde avec elle, le monde et l'azur du monde.

Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, roman, 2014

La grande expulsion. Pour habiter, il faut... de l'espace

Trois heures du matin, par une nuit de janvier. Etendus côte à côte sous une grande couverture matelassée, impeccablement bordés, offrant une image de conjugalité paisible, leurs effets personnels à portée de la main, ils dorment. Mais les bonnets dont ils sont coiffés ne relèvent pas d'une coquetterie vieillotte qu'expliquerait leur âge : leur lit est encastré dans une entrée d'immeuble, au ras du trottoir de la rue Commines, dans le troisième arrondissement de Paris. D'une certaine manière, le confort qu'ils ont tenté de recréer, l'ordre fragile dont ils ont su s'entourer rendent leur situation plus choquante encore que s'ils étaient recroquevillés dans des sacs de couchage ou sur un bout de carton. Ils rendent encore plus manifeste le fait qu'il manque quelque chose ici : une frontière, une limite. Quelque chose qui les protégerait du regard des passants, du froid et des intempéries, des agressions involontaires ou délibérées, des vols, de la saleté du bitume, du vrombissement des voitures, du vacarme du boulevard tout proche. Cette scène est déplacée, au sens premier du terme : elle appartient à la sécurité d'une chambre. Mes yeux n'auraient jamais dû se poser sur elle. Le contraste entre l'intimité d'un lit et le grand air nocturne d'un paysage urbain a pu produire les images oniriques¹ de *Little Nemo in Slumberland*, la bande dessinée de Winsor McCay, dont le héros retrouve au matin les murs solides de la demeure familiale ; ici, il trahit simplement un naufrage qui n'en finit pas de vous commotionner.

Le spectacle des gens à la rue, sorte de pilori² moderne, exerce un extraordinaire pouvoir disciplinaire. Il incite ceux qui en sont témoins à se demander non pas comment ils pourraient améliorer leur propre vie, mais comment ils pourraient éviter qu'elle se dégrade davantage. Plutôt tout accepter sans moufter que de courir le risque de connaître ce sort-là. Mais c'est aussi un spectacle traumatisant parce qu'il vient déchirer l'illusion créée par les susurrements dont nous berce le discours consumériste. Les messages publicitaires qui saturent notre univers quotidien veulent nous faire croire que nous évoluons dans un cocon d'abondance, de paix et de sécurité, où nous n'aurions plus à nous soucier que d'identifier et de satisfaire le moindre de nos désirs ; et, afin de nous y aider, ils flattent sans relâche nos appétits, nos aspirations, notre narcissisme. Le propre de ce discours, comme l'a écrit Jean Baudrillard, est de « nier la rationalité économique de l'échange marchand sous les auspices de la gratuité ». Sa vocation ne se limite pas à fourguer des produits à ceux qui peuvent les acheter : elle consiste à vous persuader que le capitalisme vous aime en tant qu'être humain, et non en tant que client. Certes, nombreux sont ceux à qui leurs conditions d'existence, même s'ils ont encore un toit sur leur tête, ont pu communiquer quelques doutes à ce sujet. Mais la vision d'un de vos semblables jeté dans le caniveau reste à cet égard le démenti le plus brutal.

On s'y habitue sans s'y habituer, parce que c'est impossible. On parle souvent de la maison comme d'un second vêtement : comme lui, quoiqu'à un autre niveau, elle protège, elle dissimule, elle assure le bien-être du corps, elle offre un minimum de surface sociale et permet une forme d'expression. Ne pas pouvoir s'extraire de la multitude, échapper à son harcèlement, se soustraire aux regards, refermer une porte derrière soi, arpenter quelques mètres carrés où l'on est souverain, souffler, reprendre des forces, faire ses besoins, se laver, se préparer à manger, entreposer en lieu sûr les objets auxquels on tient, c'est n'avoir qu'un vêtement sur les deux qui nous sont nécessaires.

Mona Chollet, *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*, essai, 2015

¹Onirique : qui semble sorti d'un rêve

²Pilori : pilier ou poteau où l'on exposait publiquement les criminels pour leur faire honte

La nécessaire insurrection de la décence

A la veille de la Deuxième Guerre mondiale, l'écrivain Bertolt Brecht écrivait un poème remarquable, adressé « à ceux qui naîtront plus tard ». Le texte s'ouvrait avec la célèbre question : « Que sont ces temps où parler des arbres est presque un crime puisque c'est faire silence sur tant d'atrocités ! »

« Ceux qui sont nés plus tard » sont aujourd'hui témoins de l'une des plus grandes catastrophes humanitaires depuis les temps de Brecht. Des centaines de milliers de migrants fuient la misère et la terreur des guerres civiles et des attaques barbares dans le Moyen-Orient et le nord de l'Afrique, largement provoquées par les interventions militaires et soutenues par l'industrie de l'armement occidentale.

Ils essaient tous les jours de traverser la Méditerranée ou la Manche, tombent dans les griffes des passeurs criminels et meurent par centaines sans jamais arriver en Europe. Et pendant ce temps, les pays européens dépensent des dizaines de millions d'euros pour construire des murs et bloquer les voies d'accès, et se renvoient les quelques milliers de migrants qu'ils sont prêts à accueillir officiellement, les entassent dans des campements sous le soleil ardent comme en Autriche, ou les cantonnent sous terre dans des bunkers comme en Suisse.

Et alors que la Méditerranée est en train de devenir un immense cimetière anonyme, les populistes d'ici se déchaînent dans retenue. Face au discours haineux sur le « chaos de l'asile », devenu thème principal de l'été pré-électoral en Suisse, face aux centaines de commentaires sur les réseaux sociaux souhaitant la noyade aux familles en fuite et la mort à ceux qui survivent, face à la banalisation du discours raciste et fasciste qui commence à se concrétiser dans plusieurs pays d'Europe en des attaques violentes contre des centres d'accueil de requérants d'asile, et face à la tentative de criminaliser les mouvements de soutien aux réfugiés, on ne peut que constater, comme le faisait Brecht il y a 80 ans avec effroi, un silence assourdissant.

Il y a des exceptions, heureusement : telles les populations des communes du sud de l'Italie ou des îles grecques, pour lesquelles l'accueil de migrants venus de la mer est un acte d'évidente humanité et solidarité.

Telle la rédactrice en chef d'un téléjournal allemand, qui, il y a quelques semaines, appelait publiquement à une « insurrection des personnes décentes », s'adressant à tous ceux qui pensent que les réfugiés ne sont pas des « parasites » qu'il faut « persécuter, brûler ou gazer ».

Ou tels les mouvements de défense des requérants d'asile qui se battent pour des conditions d'accueil dignes et qui - faut-il le rappeler - ont choisi la rue comme bien d'autres mouvements avant eux, et notamment syndicaux, sans lesquels nous sombrerions encore dans le Moyen Age.

Les uns comme les autres s'attirent actuellement les foudres de blogueurs, politiciens ou autres « faiseurs d'opinion », y compris dans les colonnes de ce journal sous la plume regrettable de Philippe Barraud, qui n'hésite pas à se moquer des « requérants d'asile érythréens et somaliens, professionnels de la revendication et de l'arrogance » et à nier la légitimité à tous ceux qui luttent pour les droits fondamentaux et la dignité de l'être humain.

« Vraiment, je vis en de sombres temps ! » disait Brecht dans son poème se référant aux années 30. Que ceux qui n'ont pas le courage de les dénoncer aient au moins la décence de se taire face à ceux qui se battent pour les changer. Et que les autres demandent enfin avec insistance que la Suisse, et les autres pays d'Europe ouvrent leurs portes aux réfugiés et leur garantissent des conditions d'accueil dignes.

Alessandro Pelizzari, *Le Temps*, 21.08.15